PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA VIE POSTHUME

REVUE MENSUELLE

Ayant pour objet l'étude des Rapports solidaires et Naturels qui relient l'Humanité terrestre à l'Humanité supra-terrestre

Sous la Direction de Mme GEORGE

> La mort à l'état de dépouille chrysalidaire est une vérité suspecte à la science. Celle-ci affirmera cette vérité lorsque le fait, se dégageant du mysticisme, présentera au bon sens sa simple raison d'être.
>
> ALPHA.

3me ANNÉE — N° 7 — JANVIER 1888

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR UN AN : 5 fr.
PRIX UNIQUE POUR LA FRANCE ET L'ETRANGER

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENT.

BUREAUX : RUE THIERS, 27
MARSEILLE

AVIS

Tout nouvel abonné a droit aux deux volumes brochés des deux premières années au prix de 3 fr. l'un ou de 5 fr. les deux.

PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

3me ANNÉE. — N° 7. Janvier 1888.

SOMMAIRE :

SYMPTOMES DE BON AUGURE

La machinale habitude qu'ont encore la plupart des spirites d'ouvrir et de clôturer leurs séances par la lecture ou la récitation d'une oraison clichée quelconque — habitude à laquelle n'ont manqué de sacrifier nos confrères de la *Revue,* à l'occasion de la réunion commémorative de la Toussaint, en déguisant la traditionnelle oraison sous le vocable nouveau de « méditation spirite », — donne un réel intérêt d'actualité à une très intéressante communication du Groupe Bisontin (1) dont nous regrettons faute de place de ne pouvoir reproduire ci-après que les passages les plus saillants :

« ...Allan Kardec dit que l'évocation des esprits doit toujours se faire au nom de Dieu. De plus, la formule de prière qu'il propose pour l'ouverture des séances, semble supposer que Dieu va intervenir à notre appel pour nous envoyer de bons Esprits, pour éloigner les mauvais, pour nous signaler les impostures. Elle adresse ensuite aux esprits une demande de concours qui a plus de raison d'être, mais qui cependant est de nature à fausser les idées sur la manière dont les choses se passent en réalité. Cela tient à ce que les esprits qui ont dicté les formules parmi lesquelles Allan Kardec a choisi celles qu'il a fait imprimer à la suite de l'Evangile, étaient préoccupés de la nécessité de ne pas trop heurter tout d'abord les idées religieuses ayant cours. Ils ont donc donné des modèles de prières dont la forme ne différait pas beaucoup des prières que les chrétiens adressent à Dieu et aux saints.

« ...Qu'y a-t-il en réalité dans une séance spirite où l'on évoque les

(1) Voir la *Revue* du 15 décembre, page 767, « considérations sur la prière.

Esprits ? Une collaboration entre frères, les uns plus avancés, les autres moins, en vue du progrès. Dieu a-t-il à intervenir pour faire venir tels Esprits, et renvoyer tels autres ? Nullement. Les communications se font conformément aux lois éternelles. Ce sont les dispositions, les intentions bonnes ou mauvaises des assistants, qui font le succès ou l'insuccès de la réunion, et non point les prières qu'ils adressent à Dieu.

« ...C'est une exagération causée par la crainte supestitieuse de la mort et des morts qui a fait regarder l'évocation des esprits comme un acte religieux. Quelle différence y-a-il donc entre les incarnés et les désincarnés ? aucune. Si ce n'est que les uns ont l'embarras d'un corps et que les autres ne l'ont pas. (1) Mais la mort n'élève pas les uns au-dessus des autres, et, sur la terre comme dans l'erraticité, chacun n'a droit qu'à la considération qu'il a méritée par ses actions et ses tendances. Notre devoir est donc d'agir avec les désincarnés comme nous agissons avec les incarnés de même niveau. Etre polis, fraternels, prêts à rendre service, reconnaissants de ceux qu'on nous rend, et respectueux du vrai mérite quand nous avons le bonheur de nous rencontrer avec lui, voilà tous nos devoirs de relations, qu'il s'agisse de morts ou de vivants.

« Il est bon que les spirites agitent toutes ces questions ; c'est ainsi qu'ils parviendront à se dégager de la gangue catholique, dans laquelle ils sont enrobés depuis tant de siècles qu'elle modifie leurs idées à leur insu. Ils finiront par éliminer un à un les préjugés invétérés, et par voir les choses dans leur simplicité réelle.

« Tout est simple dans le monde. La simplicité des moyens est un signe de perfection. Mais les prêtres de toutes les religions ne pouvaient s'accommoder de cela. Il leur fallait le compliqué et l'incompréhensible. Il leur fallait le fanatisme crédule qui se fait scrupule d'un mouvement, d'un regard, et court, pour un rien se faire absoudre au tribunal de la pénitence ; qui se croit damné pour avoir douté d'un dogme absurde, et croit que tous ses biens donnés à l'Eglise suffiront à peine à racheter son crime.

« Quand des masses ignorantes ont été soumises pendant des siècles à un tel régime, leur bon sens se trouve faussé, et désincarnés aussi bien qu'incarnés en subissent l'influence longtemps encore après le moment où ils ont assez développé leur intelligence pour distinguer la vérité de l'erreur. Ils n'osent pas, ils sont timorés. Ils ont encore la crainte instinctive de l'inconnu. Ils se demandent s'ils ne seraient pas coupables en étudiant sans parti pris les grandes questions de Dieu, de la vie, de la mort, des peines et des récompenses, et en les décidant suivant les lumières de leur raison.

« Et cependant ces craintes sont vaines. Chacun a le droit de créer pour lui le système qui lui paraît le plus logique, et de l'accepter pour

(1) Les esprits n'ont pas de corps charnel, mais ils n'en possèdent pas moins un organisme complexe et délimité, aussi impénétrable pour eux, dans son essence intime, que ne l'est pour nous, incarnés, notre corps charnel. Nous ne serions pas fâchés, à la *Vie Posthume*, de connaître, au sujet de cette question capitale de la forme des êtres périspritaux, la manière de voir développée d'un esprit aussi distingué que l'auteur de la communication du groupe Bisontin. — M. G.

vrai jusqu'à ce que ses convictions changent. C'est là le premier des droits de l'homme, la première des libertés, celle de la conscience.

« ...La libre pensée, la libre étude, la libre discussion, voilà les vrais remèdes de l'humanité. Ne craignez pas d'en user pour votre part et d'adopter résolument les principes que votre conscience, consultée sans arrière-pensée, sans parti-pris, aura reconnus bons. C'est ainsi que vous avancerez et que vous aiderez à l'avancement de vos frères. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce langage à la fois simple et rationnel, et en parfait accord avec les données de nos éminents collaborateurs Jean et Alpha.

Puisse la présente année être fertile en communications semblables et puissent les spirites, se pénétrant enfin du rôle émancipateur qui leur incombe, ne plus mêler d'enfantines patenôtres à de sérieux travaux. Nous estimons, en effet, qu'il y a tout à gagner pour eux à rompre avec un usage qui doit leur être d'autant plus suspect qu'il est plus cher aux dévotes ouailles. Cet usage fût pourtant inauguré, dira-t-on, par Allan-Kardec. Oui ; mais c'est à une époque déjà lointaine, il ne faut pas l'oublier, où Esprits et incarnés subissaient encore, à leur insu, l'influence mystiquement troublante de l'encens et des pompes théâtrales du Catholicisme.

Si donc Allan-Kardec fut excusable de se laisser entraîner par un courant pour ainsi dire irrésistible, ses continuateurs le seraient moins de ne pas tenir compte des progrès accomplis, et de s'obstiner à perpétuer une pratique surannée et stérile; pratique que lui-même, Allan-Kardec, homme de progrès — ainsi que la note visiblement plus avancée de son dernier ouvrage « la Genèse » le prouve — eut sans doute supprimée depuis longtemps s'il avait vécu.

Nous soupçonnons, d'ailleurs, Messieurs les Membres du comité de lecture de la *Revue*, d'être bien près de partager à cet effet notre manière de voir. Comment s'expliquerait-on sans cela, l'insertion dans les colonnes de leur journal, d'une communication d'un caractère si largement indépendant. Nous ne voyons donc pas seulement un symptôme de bon augure dans les vues qu'elle exprime, mais aussi et surtout, en ce qu'il nous est donné de les lire dans le moniteur en quelque sorte officiel du Kardécisme. Bien que la communication ne soit accompagnée d'aucun commentaire, il est difficile d'admettre que le sentiment qui a guidé les membres du comité, n'ait pas été, à défaut d'une complète adhésion, au moins celui d'une tacite sympathie. Toutefois si ce n'est là aujourd'hui qu'une illusion, on peut affirmer que ce sera demain une réalité.

M^us^ George.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

TROISIÈME PARTIE (suite)

Alimentation, Relation et Reproduction constituent donc les trois grandes fonctions de l'organisme charnel. C'est par elles que l'Etre humain, incorporé dans la chair, pourvoit à son entretien vital, entre en relation avec le monde extérieur et multiplie son espèce, à l'aide de facultés diverses dont les manifestations sont indispensables à la conservation, aux rapports et à la perpétuité de l'individualité. Or, l'Etre humain est formé de trois principes particuliers, quoique éternellement liés ensemble : la Force, la Forme, et le Mouvement ; il faut donc qu'il y ait, alimentation, relation et reproduction individuelle de chacun d'eux, et c'est pourquoi on peut constater chez l'être, dans chacune des trois grandes fonctions de son organisme, trois groupes distincts de phénomènes concourant à un même but pour chacun des trois principes dont ils émanent savoir : les phénomènes corporels, les phénomènes intellectuels et les phénomènes sensoriels.

Durant la phase charnelle de l'existence — celle qui fait l'objet de notre étude actuelle — c'est la matière ou forme, avons-nous dit, qui devient principe dominant, c'est-à-dire fait subir passivement son action aux deux autres principes constitutifs de l'être, qui la reflètent alors analogiquement. C'est pourquoi, chaque fonction intrinsèque à la forme, devient, nous le répétons, extrinsèque à la force et au mouvement, dont le rôle passif pendant la phase charnelle, rappelle dans ses modalités phénoménales, la manifestation fonctionnelle du principe dominant, quoique conservant toujours le caractère distinctif de la nature intime du principe particulièrement mis en action.

C'est ainsi que chez l'incarné l'esprit ou force s'alimente par l'instruction, et le fluide universel ou mouvement, par la respiration, par analogie, avec la nutrition ou alimentation de la matière ou forme. C'est ainsi que la raison, le sentiment et l'intuition, phénomènes intellectuels de relation, et la vue, l'ouïe et la chaleur, phénomènes sensoriels de cette même fonction organique, répercutent, pour ainsi dire, les modalités du toucher, du goût et de l'odorat qui en sont les phénomènes corporels. C'est ainsi enfin, que la conception ou repro-

duction intellectuelle, et la locomotion ou reproduction sensorielle fluidique, sont, pour ainsi dire calquées, dans leur fonctionnement et leur but, sur la génération ou reproduction corporelle.

L'existence charnelle se divise en outre en trois périodes vitales : croissance, plénitude et décroissance. Il y a donc aussi dans chacune des trois grandes fonctions organiques, trois nouvelles modalités ou sous-fonctions dont la dominance particulière est inhérente à chacune des trois périodes précitées ; savoir : l'aspiration, l'assimilation et l'expiration, pour les fonctions d'alimentation ; l'impression, la sensibilisation et la transmission, pour les fonctions de relation ; la préparation, l'application et la désorganisation, pour les fonctions de reproduction.

Tel est, en peu de mots, le résumé méthodique et réel du fonctionnement général de l'organisme charnel. Etant donnée l'importante vérité qui s'en dégage : prédominance de la matière ou forme, c'est-à-dire passivité fonctionnelle des deux autres principes constitutifs, il en résulte que l'idée qu'il est loisible à l'homme de se faire de l'existence est forcément imparfaite, et qu'il est, durant la vie, par rapport à la conception de l'existence considérée dans sa généralité, dans la situation de celui qui serait appelé à juger de la conformation d'un triangle, par la seule perception visuelle d'un de ses côtés momentanément éclairé, pendant que les autres resteraient plongés dans une obscurité qui les rendrait insaisissables pour lui. Il sait bien que la chair ne constitue pas tout son être, il sent en lui une force intellectuelle, il en constate les effets ; il comprend que de cette force invisible à cette forme palpable existe un lien mystérieux qui les rapproche sans cesse, sorte d'électricité vitale qui va tour à tour de son âme à son corps ou de son corps à son âme, selon qu'elle a pour objet d'imprimer à la forme les impulsions de la force ou de transmettre à celle-ci les diverses sensations perçues par la forme ; mais quel est ce moteur inconnu ? quel est ce mystérieux intermédiaire ? comment pourrait-il le savoir puisque cette force et ce mouvement qu'il sent cependant en lui, puissants et actifs, ne font que lui répéter comme un fidèle écho, s'altérant quand elle s'altère, souffrant lorsqu'elle souffre, s'enthousiasmant quand elle s'exalte, les douleurs ou les joies de cette forme matérielle et charnelle qui marque les limites actuelles de ses perceptions.

Tout passe par la chair pour arriver à la conscience, et la volonté et la sensation, manifestations de la force et du mouvement durant l'existence charnelle, deviennent nécessairement limitées dans leurs efforts

particuliers par cette barrière matérielle, forme déterminative de l'individualité, qui définit à l'être l'état momentané de sa personnalité. Le pouvoir de l'homme a des bornes; ses sensations des limites; pensée ou sentiment, intuition ou amour, il faut que tout prenne en lui une forme quelconque pour arriver à sa connaissance, car ce qui n'est point circonscrit et déterminé ne saurait actionner sa conscience. Et pourtant, cette chair, lourd manteau d'infortune, qui semble l'accabler et le courber impuissant et chétif sous les nécessités organiques, c'est en la conservant, en la préservant des multiples dangers auxquels l'expose sans cesse son extrême fragilité, que l'être harmonise et fait progresser pour l'avenir cette autre forme subtile, invisible et impondérable, qu'il doit emporter dans son existence d'outre-tombe, et dont les qualités ou les imperfections seront équitablement conséquentes du degré de matérialité dont l'être aura volontairement débarrassé ou surchargé son enveloppe charnelle.

La chair, c'est en quelque sorte le tamis, plus ou moins fin ou grossier d'où s'échappent ou qui retient en lui, selon leur éthérisation particulière, les molécules invisibles de ce corps périsprital qui doit accompagner l'être dans son existence future et dont le degré de densité deviendra naturellement la cause déterminante de sa nouvelle situation. Entretenir cette chair, c'est-à-dire donner aux fonctions d'alimentation, la satisfaction nécessaire des besoins qu'elles réclament c'est donc concourir au but harmonique tracé par la loi naturelle; priver cette chair, l'affaiblir volontairement, en lui refusant l'alimention nécessaire à son développement normal, c'est vouer le corps organique à un épuisement prématuré et rendre trop tôt à la liberté la forme périspritale, sans lui accorder le temps, cependant indispensable à son épuration; exagérer les besoins que nécessite la chair en la surchargeant d'un superflu de nature à troubler et à déséquilibrer le fonctionnement régulier de l'organisme, c'est alourdir volontairement un fardeau déjà bien pesant, en accablant l'être sous un nouveau poids matériel, et nuire par conséquent aussi à ce même travail d'épuration de la forme périspritale.

Par l'exercice régulier de ses fonctions d'alimentation — dont les modalités doivent être calquées, en quelque sorte, ainsi que celles des autres fonctions organiques,sur les trois grandes périodes vitales, c'est-à-dire suivre dès le début de la vie une gamme toujours ascendante jusqu'à un summum d'intensité déterminé par l'âge viril où elles doivent commencer une nouvelle gamme progressivement descendante — l'être donne peu à peu à son tamis charnel une finesse suffisante pour

faciliter le seul dégagement des parties périspritales les plus subtiles. En affaiblissant son organisme, ou en le surchargeant d'un nouveau poids matériel, il s'expose, par contre, soit à briser trop tôt le tamis, soit à le rendre toujours plus grossier, et, par conséquent, dans les deux cas, à laisser se dégager tous ensemble les éléments périspritaux les plus lourds comme les plus éthérés, en préparant volontairement alors pour sa future forme organique un degré de densité qui, non seulement la rendra tributaire d'un état presque voisin de la chair, mais encore y précipitera son retour.

Le meilleur guide pour l'homme est certainement la loi naturelle ; il est libre de s'en écarter, il n'est pas libre de se soustraire aux conséquences toujours équitables, mais souvent désastreuses pour lui, qui peuvent résulter de ses dérèglements et que, dans son ignorance, il qualifie d'imméritées, alors qu'il les a volontairement préparées lui-même. Pour vivre, il faut s'alimenter ; c'est là une nécessité imposée à tous dans une limite justement déterminée par la constitution organique de chaque individu. Ne pas atteindre ou dépasser cette limite, c'est donc s'éloigner volontairement du but naturel et remplacer par la discordance, l'harmonie que la nature prépare soigneusement chaque jour pour le bonheur à venir de tous. Ainsi en est-il des fonctions de relation : c'est par leur exercice régulier que l'être établit avec le monde extérieur les rapports indispensables à son existence ; s'il faut s'alimenter pour vivre, il faut aussi entrer en relation avec le monde extérieur pour pouvoir s'alimenter ; sans relation, pas d'alimentation possible ; sans alimentation, pas d'existence possible.

Les fonctions de relation, comme les fonctions d'alimentation, sont donc, elles aussi, absolument indispensables à la conservation de l'organisme, puisque sans celles-là, celles-ci ne pourraient être mises en action et que la manifestation plus ou moins normale et naturelle des fonctions de relation est intimement liée à son tour à la manifestation plus ou moins régulière des fonctions d'alimentation.

Chaque groupe ou catégorie de sens — les sens corporels, les sens intellectuels et les sens sensoriels — est particulièrement affecté à un groupe correspondant de phénomènes d'alimentation : le toucher, le goût et l'odorat, sens corporels, sont nécessaires à la nutrition ou alimentation corporelle : c'est par eux que l'être choisit ce qui convient le mieux à l'alimentation de sa forme charnelle ; la raison, le sentiment et l'intuition, sens intellectuels, sont nécessaires à l'Instruction ou alimentation intellectuelle : c'est par eux que l'être discerne ce qui convient le mieux à l'alimentation de son intelligence ; la vue, l'ouïe

et la chaleur, sens sensoriels, sont nécessaires à la Respiration ou alimentation du mouvement : c'est par eux que l'être apprécie la qualité particulière des vibrations fluidiques qui l'actionnent et dont il s'assimile ou repousse certaines parties, selon les impressions discordantes ou harmoniques qu'elles produisent en lui. (1)

En outre de leur influence sur l'alimentation générale de l'être, les fonctions de relation agissent aussi sur les fonctions de reproduction, dont elles harmonisent plus ou moins les effets selon qu'elles s'exercent elles-mêmes d'une manière plus ou moins régulière. Cette influence, ainsi que celle agissant sur les fonctions d'alimentation, s'exerce de groupe à groupe correspondant de phénomènes : le toucher, le goût et l'odorat, sens corporels, influencent la génération ou reproduction corporelle ; la raison, le sentiment et l'intuition, sens intellectuels, influence la conception ou reproduction intellectuelle ; la vue, l'ouie et la chaleur, sens sensoriels, influencent la locomotion ou reproduction sensorielle-fluidique. (2)

Les fonctions de relation sont donc non seulement très importantes au point de vue de leur influence sur l'alimentation générale de l'être, dont elles peuvent, lorsqu'elles s'altèrent, modifier et troubler même profondément dans bien des cas, l'exercice régulier ; mais encore en ce qui concerne les fonctions de reproduction, dont elles concourent à éveiller l'activité fonctionnelle et dont les effets deviennent par conséquent, plus ou moins naturels, selon que leur manifestation a été provoquée par une association plus ou moins harmonique des sens. Le système de relation est pour l'être comme une sorte de clavier dont chacun de ses sens représenterait une note ; à lui de les grouper, de les associer en accords harmoniques, s'il veut éviter en lui toute discordance préjudiciable, et laisser répercuter et continuer dans les modalités phénoménales de tout l'organisme, dont ils sont un des principaux éléments de causativité, cette harmonie si indispensable au développement normal et progressif de l'individualité.

(à suivre) *Médium Typtologue*, L. JEAN.

---

(1) Nous ne pouvons entrer actuellement dans de plus amples explications au sujet de l'étroite corrélation unissant les sens sensoriels et la respiration, tout ce qui touche particulièrement au fluide universel ou mouvement devant être examiné spécialement dans l'étude du magnétisme et du médianisme. Nous ferons cependant remarquer, relativement à l'influence sensorielle qu'exercent la vue, l'ouïe et la chaleur sur la respiration et plus particulièrement encore sur la circulation qui en est la fonction assimilatrice, que les diverses impressions produites sur l'être, soit par une lumière très intense ou par une obscurité très opaque, soit par l'audition de bruits discordants, soit enfin par la sensation d'une extrême chaleur ou d'une vive fraicheur, déterminent en lui un arrêt momentané de la circulation se traduisant alors par une suffocation souvent très accentuée.

(2) Voir le premier paragraphe de la précédente note.

Causeries du Père MATHABON

I

— *Père Mathabon,* me disait l'autre jour *Moussu* le Directeur de « *La Vie Posthume,* » vous devriez m'écrire quelque chose pour mes abonnés ?

— *Li soanjha pas !...* (1) Le père Mathabon, en vieux de la vieille, ne voit plus que sa pipe, ses filets, ses palangrottes et son canot. Ou bien un *blòu cagnard* dans son cabanon d'Endoume, où les jeunes minois tout barbouillés de rose, dans leurs belles robes de dimanche, vont lui rappeler en goûtant ses petits vins et ses bonnes liqueurs, qu'autrefois lui aussi.....

Et puis que diable pourrais-je bien écrire pour votre revue *Moussu* George ?

— Vous parleriez de ce que vous savez sur le spiritisme.

— *Té, mon bon.* Je croyais, moi, que pour parler spiritisme dans votre journal, il fallait d'abord être spirite.

— Comment ! vous ne seriez pas spirite, père Mathabon ? Cela m'étonnerait fort ; vous vous en occupez depuis plus de vingt ans.

— *Qué voou diré aco.* (2) Je m'en occupe depuis vingt ans et plus, sur terre et sur mer, en France et autrefois en Amérique, c'est vrai. Mais voilà, le père Mathabon est têtu comme trois mulets et incrédule comme trois Saint-Thomas — J'ai vu et touché et ne suis pas encore convaincu. *Qué voulès qué li fagui.* (3) Ma Cervelle, c'est une carapace.

— C'est un malheur, père Mathabon. Mais enfin vous pourriez tout de même nous parler de tout ce que vous avez vu, et surtout de ceci : Vous avez eu sous la main le médium de l'Esprit Alpha, Esprit qui a tant fait plaisir dans la « *Vie Posthume.* » Le médium est tombé malade et Alpha n'a pu continuer ses intéressants « Courriers de l'autre monde. » Vous, père Mathabon, vous avez assisté à tous les récits d'Alpha ; vous pourriez donc les narrer mieux que moi qui n'en connais que l'ensemble.

— Eh bien tenez, je préfère vous conter tout ce que je sais là-dessus. Vous l'arrangerez à votre goût ; ça vaudra mieux.

— Non, non, père Mathabon, il vaut mieux que vous fassiez vous-même le récit.

(1) Vous n'y songez pas.
(2) Quest-ce que cela veut dire.
(3) Que voulez-vous que j'y fasse.

— Mais *conquin dé bonsoir !* je ne suis pas homme de lettres, moi, ni savant non plus. J'ai traduit tant bien que mal Horace et Virgile ; je vais quelquefois à la bibliothèque de la ville où je m'endors assez facilement ; j'aime à lire toutes sortes de choses, c'est encore vrai ; mais tout ça, c'est pas suffisant pour se faire imprimer tout vif à côté des philosophes de votre revue.

— Père Mathabon écrivez tout de même.

— Vous y tenez ?

— Oui, beaucoup.

— Eh bien ! tant pis pour vous. Je prends à témoin ma belle Provence, *moun bèou souléou,* (1) mon joli canot et tous les poissons que j'ai savourés en bouillabaisse, que si je commets quelque maladresse c'est vous *Moussu* George qui l'aurez voulu.

— C'est entendu.

— Et qu'en fait de style vous aurez du pur : Mathabon.

— Parfait, topons là.

Voilà comment, *Moussu* le lecteur, le père Mathabon s'est trouvé engagé dans la rédaction de la « *Vie Posthume.* »

Je vais donc vous parler spiritisme sans être spirite, ni homme de lettres, ni savant.

Si vous trouvez des objections, elles s'ajouteront à celles qui forment mon incrédulité. Si vous trouvez des approbations pouvant renforcer les théories que je vais vous narrer, tant mieux ! Faites-les moi connaître, s'il vous plait ; elles me feront un peu plus croire et je ne demande pas mieux que de tuer le grand Saint-Thomas qui fait du roulis dans ma cervelle.

X

Les Savants et le Bon Sens

Le père Mathabon ne veut pas dire par là que les savants n'ont jamais le cap sur le bon sens.

Non. Foi de marin, je n'ai et n'aurai jamais cette outrecuidance, comme dirait un Mathurin de fine plume.

Je veux seulement gaffer cette remarque que tout le monde a dû faire d'ailleurs.

Les savants nous disent: « Plus nous étudions, plus nous reconnaissons « combien est grande notre ignorance, et combien est petit le cercle « de la science actuelle. »

Bon ; ça va bien. C'est du modeste félicitable.

Cependant, allez dire à un savant : « *Moussu* l'académicien, j'ai vu des tables marcher toute seules sans aucun ressort ; j'ai vu et touché

(1) Mon beau Soleil.

des revenants ; j'ai vu apporter des fleurs par des mains invisibles et tant d'autres phénomènes extraordinaires qui pousseraient trop loin la nomenclature.

Moussu le savant (par ce mot je personnifie le plus grand nombre bien entendu), vous rira au nez et vous répondra qu'en vertu de telle loi de la physique et de telle autre de la chimie ou de la physiologie, tout cela est impossible, que votre tête a besoin de bonnes douches et que tel établissement d'un excellent docteur de sa connaissance prend des pensionnaires à bon compte.

Mais, mille gaillards d'arrière ! si vous dites que le cercle de votre science est tout petit, les phénomènes en question pourraient bien se trouver en dehors de ce cercle et exister tout de même.

Pourquoi donc rire ? Parce que c'est le peuple qui a trouvé ces choses ? *Hé bon Dieou !* il en a bien trouvé d'autres le bon peuple ; pourquoi n'en trouverait-il pas encore ?

X

Il y a cependant quelques savants qui se sont occupés de ces phénomènes, qui les ont contrôlés et affirmés dans de fort beaux livres. Les spirites citent, à titre de recommandation de leurs phénomènes, des personnages marquants dans le monde scientifique.

Oui, mais le diable, c'est que le gros état-major de la science officielle ne fonde presque aucune créance sur les affirmations du petit nombre de leurs collègues qui s'écartent du chemin de la vieille routine, lesquels se trouvent ainsi mis à l'index. Et la foule d'applaudir en vrais moutons de Panurge.

Ainsi, par exemple, un savant du nom de Paul Gibier, a fait dernièrement un bel ouvrage sur le spiritisme. A titre de préface, l'auteur déclare, de la façon la plus sincère d'ailleurs, que sa tentative est d'autant hardie, que s'occuper du spiritisme en bien, c'est, non seulement encourir les critiques prime-sautières, mais encore se voir débouté pour toujours de toute compétition académique.

L'étude des phénomènes spirites est encore compromettante, paraît-il.

Quand je pense à ces énormités, ma pipe s'éteint indignée, et mes cheveux blancs se regardent pour voir s'ils ne pourraient blanchir davantage.

Ce brave *Moussu* Paul Gibier, après cette lutte contre le qu'en dira-t-on scientifique, s'est allé battre, dit-on, là-bas — ou doit y aller — contre la fièvre jaune du Sénégal, pour tâcher de sonder le secret de ce fléau et en découvrir le spécifique, comme disent les gens du métier.

Ah ! si tous les savants ressemblaient à celui-là, comme les vérités iraient vite leur chemin.

X

Il y a bien d'autres savants, à ce qu'on m'a montré, qui s'occupent des phénomènes incriminés, mais ces savants-là sont... si extraordires que je ne sais vraiment comment en parler.

Ceux-ci crient par-dessus les toits et du plus fort de leurs poumons : Mesdames et Messieurs ! venez voir la chose la plus extraordinaire du monde ! Ce n'est pas nouveau ; au contraire. C'est d'avant le déluge que ça date. On vous a trompés sur la quantité d'eau tombée à cette époque ; nos calculs archi-hydrostatiques nous ont fait reconnaître que les sommets des monts Himalaya sont restés secs comme de l'amadou sous leurs calottes de neige ; et c'est sous ces calottes à vingt quatre mille cinq cents pieds de hauteur que nous sommes allés chercher cette merveille. Nouveaux Argonautes nous vous apportons la toison d'or, la panacée universellement miraculeuse qui doit vous guérir de toutes les inconnues scientifiques, philosophiques, physiologiques et toutes autres maladies en iques qui font le désespoir de vos prétendus savants. Cette merveilleuse merveille, renfermée dans la petite boîte que voilà, porte le doux et harmonieux nom de : *Théosophisme*.

— Or ça, Messieurs du beau langage, leur direz-vous, montrez-nous s'il vous plaît, ce qu'il y a dans cette boîte.

— Ce qu'il y a dans cette boîte ! mes agneaux, mes chérubins, prenez garde, cela va vous éblouir.

— Ça nous est égal.— Montrez-le tout de même.

— Que nous vous fassions voir le dedans de cette boîte ! ! Malheureux ! trois fois malheureux ! vous en êtes indignes. Et d'ailleurs vous n'y comprendriez rien, car vous n'avez que cinq sens, ce qui est tout juste nécessaire pour bien raisonner, mais tout-à-fait insuffisant pour nous comprendre.

— Tout ça, Messieurs les Théosophes, répondrez-vous, n'explique rien et vous auriez plutôt fait de nous ouvrir votre fameuse boîte.

— Vous n'y comprendriez rien, vous dis-je, s'écrie un vieil initié.

— Hé ! n'ayez donc pas si peur pour nous. Faites voir plutôt.

— Vous voulez en faire l'expérience ! Eh bien, écoutez : « DYAN « CHOLAN ! MANVANTARA ! KAMA LOCA ! MAYA ! KARMA ! JIVA ! LINGA « SHARIRA ! KAMA RUPA ! ATMA ! MANA ! PARABHRAM ! MAHARAJAH ! « KARANO...

— *Qu'es aco, bon Dieou* du ciel ! Est-ce de l'hébreu ou de l'allemand ?

— C'est du théosophisme, vous dis-je ! s'écrie l'initié.

— Foi de père Mathabon, je crois, moi, que c'est du charabia... isme tout simplement.

X

En attendant que Krischna, Scriba, Brahma, Vishnou, Siva, et autres divinités plus ou moins fakirisées ou parabrahmanisées, veuillent bien rendre aux parabolistes et mystérieux théosophes, le droit de parler comme tout le monde, nous allons pénétrer à pleines voiles dans les théories de l'esprit Alpha, lesquelles toucheront de temps en temps, le plus sérieusement et le moins mystérieusement possible, à la fameuse boîte théosophique.

Pour faciliter la tâche du père Mathabon, *Moussu* le lecteur voudra bien lui permettre de subdiviser ses causeries en chapitres, quitte à revenir sur le même sujet si besoin est.

« Esprit et Matière » tel sera le titre du prochain chapitre.

Ce titre (permettez-moi une petite remarque tout-à-fait en aparté) me fait souvenir d'une communication d'Alpha que quelques spirites de bonne foi et éclairés ont mal interprétée.

Alpha s'est-il mal expliqué, ou bien sa verve toute particulière a-t-elle froissé ceux qui l'ont jugé trop prématurément ?

Nous ne savons. Le fait est, toutefois, qu'Alpha a été pris par quelques personnes pour un esprit à idées matérialistes préconçues, voulant soutenir envers et contre tous le bien fondé absolu de la thèse matérialiste.

Rien n'est moins vrai cependant.

Alpha voulait tout simplement prendre dans l'école matérialiste les arguments qui lui paraissaient excellents, et les ajouter à l'acquis spiritualiste pour former — selon ses propres expressions — une synthèse immortaliste.

Il voulait tout d'abord poser en principe que la science humaine, sur la question de la nature de l'âme, est tout à fait impuissante. Que remplacer l'expression *âme spirituelle* par *force intelligente*, n'était pas résoudre le problème, attendu que la force, la matière et le mouvement qui *paraissent* constituer la molécule, sont trois inconnues se confondant les unes les autres et étant par conséquent synonymes d'expression et de valeur en dernière analyse.

Cela posé, d'accord avec tous les savants, il nous disait :

— Dans le monde périsprital, nous sommes tout aussi impuissants que vous autres terriens, pour connaitre exactement la nature de l'âme.

— Pourquoi cela, disait mon ami Castelade.

— Parce que mes congénères supra-terrestres et moi, sommes tous des êtres organisés. Que vous vous imaginiez nos êtres sous forme de boule ou de cigare ou de type hominal, peu importe ; ce n'en est pas moins un composé de corps et d'âme : d'où même difficulté que sur terre pour en pénétrer l'essence même.

— Mais, répliquait mon ami Castelade, votre matière n'est pas comme la nôtre.

— Sans doute ; mais tout est relatif, et nous avons une matière en rapport avec la nature de nos corps périspritaux, comme la vôtre est en rapport avec vos corps charnels..............................

....

Si vous le voulez bien, *Moussu* le lecteur, le père Mathabon s'en tiendra là pour ce mois-ci.

Tamben (1) si je vous en disais trop long, *vous fatigarieou* (2).

LE PÈRE MATHABON.

DE LA VIE FUTURE

AU POINT DE VUE SOCIALISTE

Par Alphonse ESQUIROS (SUITE)

Ceux-là seuls renaissent dans la chair, qui n'ont point élevé le principe immortel de leur nature à un degré de perfection suffisante pour renaître dans la gloire.

Occupons-nous maintenant de ces derniers, de ceux qui ayant accompli dans une ou dans plusieurs existences successives un premier ordre d'épreuves, se trouvent appelés à une vie inconnue, qui suppose une nouvelle combinaison de la matière et de l'esprit ?

C'est une idée très ancienne dont on retrouve l'origine dans les traditions des Celtes, nos ancêtres, que les morts, délivrés de leur enveloppe grossière, continuent d'habiter les régions élevées de notre globe, qu'ils assistent sous une forme invisible à nos luttes, à nos épreuves, qu'ils aident même de leur concours et de leur influence voilée les progrès du genre humain. Ils demeurent ainsi enveloppés dans la vie générale du globe jusqu'à la consommation dernière, c'est-à dire jusqu'à l'événement prédit qui doit changer les conditions de notre planète et transformer toute la nature. Leur présence au milieu de nous ressemble à celle des dieux homériques ; mêlés à nos révolutions, ils jouissent des événements et des résultats qu'ils ont préparés. La part d'action qu'ils prennent au mouvement de l'histoire n'est peut-être pas médiocre. Si la différence des organismes met entre eux

(1) Peut-être bien.
(2) Je vous fatiguerais.

et nos sens une distance matérielle, elle n'empêche point la communion des âmes. Il y a peut-être une secrète relation entre leur vie et la nôtre. Ils nous inspirent, nous conseillent. Jean-Jacques Rousseau, Robespierre, Saint-Just, continuent, sous une forme invisible, à suivre le sort des idées et des principes auxquels ils ont donné leur vie.

Je ne crois pas que la vie future, quoique supérieure à la nôtre, soit exempte d'affliction et d'amertume. L'idée d'un purgatoire philosophique me semble inhérente aux conditions mêmes de notre nature finie, qui aura toujours besoin de se purifier dans la souffrance. Les morts puisent les motifs de leur joie ou de leur tristesse, soit dans les rapports nouveaux qu'ils ont contractés, soit dans les liens qu'ils conservent dans leur existence ancienne et avec le monde que nous habitons. Spectateurs, acteurs même dans ce grand drame d'idées et d'actions qui se déroule à travers les siècles, ils participent à la vie éternelle de l'humanité.

Cette présence des trépassés, leur influence sur les destinées de notre globe, auquel ils demeurent attachés par d'indissolubles liens, tout établit entre eux et nous, une continuité de rapports.

... L'humanité est un grand tout qui ne laisse détacher toutes ses parties qu'à la condition de les rejoindre et de les régénérer sans cesse.

... Les changements qui auront lieu dans l'organisme régénéré, seront solidaires des changements qui se feront autour de nous dans la nature. Ici bas nous nous assimilons notre planète dans la mesure de nos instruments et de nos facultés; cette proportion-là suffit à nos besoins, à notre bien-être. Au delà, ce ne serait plus même une perception, mais une souffrance. Tout mouvement de transformation dans l'homme et dans la société, en suppose un corrélatif dans l'univers. Un accroissement de perfection dans nos facultés sensibles auquel ne correspondrait point un renouvellement dans l'économie présente de notre globe, loin d'être pour l'homme un bienfait, deviendrait le plus intolérable des supplices. La forme de chaque être se trouve déterminée par l'ensemble de ses rapports : les rapports changeant, la forme change.

A un monde de matière, où l'esprit se montre enveloppé, il fallait des êtres matériels dont toutes les idées fussent couvertes par des sensations.

En sera-t-il de même dans la suite des temps, quand le globe terrestre aura subi cette évolution finale qui doit ramener sur la terre tout ce qui a vécu ? De nouveaux fluides impondérables, dont l'action est jusqu'ici voilée à nos sens, transformeront en nous et autour de nous

les conditions mêmes de la matière. Les êtres, acquittés de la vie, attendent dans le silence et l'enveloppement, cette rénovation de la lumière et des autres substances géologiques pour se manifester de nouveau. Leur retour sur le globe sera une suite des changements survenus dans la nature. Notre monde est, d'après une figure théogonique, un œuf dont l'incubation n'est pas terminée ; quand les parties qui n'existent pas encore auront paru, alors seulement viendra la consommation de l'homme et de ses destinées sur la terre.

La vie suppose un système de réparations naturelles qui embrasse à la fois les individus, les espèces et les mondes. L'idée d'une révolntion matérielle, d'un cataclysme final qui doit changer la face de la terre et celle des sociétés, qui doit, en outre, amener la rénovation de tous les êtres créés, est écrite, comme nous l'avons vu, dans la tradition des peuples et dans les lois de la Providence. Ces affres d'un monde, cette agonie du globe et des sociétés, tout cela n'est qu'une répétition en grand chez les individus. C'est le passage de l'état présent à un autre état, une réformation de toutes choses. Après ce temps-là, les sociétés revêtiront de nouvelles lois, les êtres créés de nouvelles formes, l'humanité des destinées nouvelles. Je ne sais pas si, comme le dit l'apôtre, nos corps seront plus subtils que l'air ; mais, ce que je sais c'est que l'idé de la résurrection des êtres entraîne celle d'un renouvellement dans les milieux extérieurs que ces êtres doivent peupler. Ce que j'affirme, c'est l'union perpétuelle de l'âme à des corps organiques ; ces corps se succèdent, s'engendrent les uns les autres, en s'appropriant aux formes constitutives des mondes que parcourt la perpétuité du *moi* dans ses existences successives. Le principe de la vie, étendu à diverses phases ou évolutions de renaissance, ne constitue toujours pour le Créateur qu'un seul et même être continué. Pour Dieu, la durée d'un être ne se borne point, en effet, à cet intervalle de temps compris entre la naissance et la mort ; il embrasse tous les serments d'existence dont la succession forme, à travers les interruptions et les reprises, la véritable unité de la vie.

Les destinées de l'humanité sont liées au globe terrestre, tant que ce globe durera ; les existences particulières se modifieront sur l'existence générale de notre planète, pendant toute la série des développements propres à la vie future : quand cette série sera épuisée, le monde finira, sans doute, et le genre humain, transporté dans une autre sphère, continuera le cours de ses interminables progrès. Ici, mais ici seulement, commence à devenir plausible l'idée de la transmigration des âmes dans les étoiles. La science astronomique,

dans l'état actuel, ne comprend point la vie hors de notre planète. C'est qu'elle calcule sur les conditions présentes de la vie, lesquelles doivent être très certainement modifiées un jour. Les âmes, au sortir de notre globe, doivent-elles revêtir, de sphère en sphère, une existence qui nous est voilée, mais dont les éléments organiques iraient toujours s'appropriant aux caractères des différents mondes? La raison ici n'ose rien décider. N'oublions pas, seulement, que l'âme emporte toujours, d'une existence à l'autre, un germe matériel et qu'elle se refait, pour ainsi dire, elle-même plusieurs fois, dans cette interminable ascension de la vie à travers les mondes, où elle recueille de ciel en ciel une perfection de plus en plus liée aux éléments éternels de notre personnalité croissante.

On voit, par ce que nous venons de dire, combien est gratuite l'hypothèse d'une félicité parfaite, succédant à la mort du juste. C'est vainement que le chrétien s'élance de toute son âme au-delà du temps, comme au-delà d'une limite qui le sépare du bien infini : il aura beau faire, cette limite il ne l'effacera pas d'un bond. Dieu mesure son intervention et son assistance à l'ensemble des états que l'homme doit parcourir dans une indéfiniment longue série d'existences. Le principe de la vie, quoique toujours persistant, va de modification en modification. L'être s'approche de plus en plus de la Divinité, sans y disparaître jamais, défendu qu'il est contre l'absorption par un organisme qui se développe toujours, mais qui n'en conserve pas moins les caractères inaltérables de sa personnalité. Un bonheur qui ne croîtrait pas avec les éléments de notre sensibilité intime ne serait bientôt plus un bonheur ; un progrès dont nous perdrions le sentiment, ne serait plus un progrès.

Ce qui a manqué aux religions anciennes, c'est l'idée du progrès, de là, chez les peuples de l'Inde, la croyance à une métempsychose aveugle ; de là, chez les chrétiens d'Occident, le sentiment de l'immobilité dans le bonheur. Il existe, selons nous, des cercles d'épreuves dont les âmes sortiront successivement par la mort, et qui constituent les degrés d'une perfection toujours nouvelle. Le progrès est pa tout, le terme nulle part. Il est dans la nature de certaines âmes d'aspirer au repos absolu. Fatigués du monde qui les repousse et les meurtrit dans leur sensibilité délicate, les mystiques ont une tendance à ensevelir toute la nature en Dieu. La raison ne peut admettre ce bienheureux anéantissement, cette disparition des êtres créés dans le sein du Créateur, ce *nirvupan* qui est, suivant les idées indiennes, le terme de la félicité.

CONCLUSION

Une consolation est cachée dans l'espérance d'une autre vie, nous avons voulu poser cette consolation sur une base philosophique. Nous avons appelé la science en témoignage de nos destinées futures, et la science a dit à l'homme : Tu revivras !

Nous avons écarté le point de vue mystique ; nos preuves ont été tirées de l'ordre naturel des choses. Quand même le principe des matérialistes serait vrai, ils ne seraient pas en droit de conclure contre nous à la destruction complète de l'être ; car des germes de renaissance peuvent aussi bien être déposés dans la matière que dans l'esprit.

Jusqu'ici la science a été le privilège des riches. Eux seuls ont le temps, l'éducation et les instruments nécessaires pour pénétrer dans les secrets de la nature. Et encore, à part quelques exceptions honorables, que savent-ils ces savants titrés, reconnus par l'Etat, qui dévorent dans leur grave oisiveté le tribut de la veuve et du prolétaire ? Couvrir sous un air sententieux et doctoral leur fastueuse ignorance.

Le moment est venu où la science va revêtir les caractères d'une révélation publique.

Je dédie ce livre aux pauvres. Il y a les pauvres de l'esprit et les pauvres du cœur, ceux qu'écrase le sentiment de leur impuissance en face des maux d'une société injuste, ceux qui souffrent dans leurs affections, dans leurs rêves et dans leurs espérences froissées. Il y a les pauvres du travail et les pauvres de la maladie, ceux qui succombent sous le poids du jour ou de la fatigue morale pour distribuer le pain matériel à leur femme, à leurs enfants en bas âge ; ceux qui portent dans leurs organes affaiblis la trace d'une vie tout entière de privations et de labeurs. Il y a encore les pauvres de la conscience, ceux qui, sollicités par le besoin ou par des influences coupables, ont aliéné leur honneur, leur liberté. Je m'adresse à tous ceux-là ; je les embrasse tous dans la charité de la science, c'est un bonheur et une consolation que de se soulever les uns les autres vers la connaissance des lois éternelles qui régissent le monde, l'humanité ; c'est un bonheur que de se dire les uns aux autres : Nous revivrons !

Travailleurs, mes frères, ce que vos ravisseurs, les usuriers et les exploiteurs du travail, ne vous enlèveront pas, c'est ce que vous aurez acquis au delà du temps. Vous êtes dans la meilleure disposition d'esprit pour atteindre à la véritable intuition philosophique, pour

découvrir la théorie de vos destinées et la formule de vos droits. La souffrance est une initiation à la lumière : comme l'enfant qui pleure en fixant le soleil, l'humanité voit Dieu à travers ses larmes.

FIN Alphonse ESQUIROS.

BIBLIOGRAPHIE

La fin du monde des esprits. Le Spiritisme devant la raison et la science par le docteur Philip Davis, Librairie illustrée Paris.

L'auteur de cet ouvrage qui a eu la bonne chance de se trouver dès le début de ses recherches en présence de phénomènes très-convaincants au point de vue physique, c'est-à-dire écartant toute supposition de fraude volontaire et inconsciente, avoue cependant n'avoir rencontré nulle part, après vingt ans d'une investigation scientifique des plus rigoureuses, ces prétendus intermédiaires entre la terre et les mondes supérieurs que nous appelons les esprits.

Il y a, pour lui, une force naturelle encore inconnue, inhérente à la nature humaine et que dégagent plus particulièrement, avec des degrés divers d'intensité, certaines personnes appelées *médiums.* Cette force, nous dit-il, est dans la plupart des cas, dirigée par une intelligence qui n'est autre, selon lui, que celle du médium ou d'une des personnes présentes à la manifestation. Cela il se fait fort de le démontrer. Nous verrons par la suite de quelle manière.

Avant d'en arriver à ses expériences personnelles, M. le Dr Philip Davis, nous donne dans son livre, une nouvelle édition de l'histoire du spiritisme, puisée dans le livre de Madame Emma Hardinge, *history of modern américan spiritualism,* et après nous avoir fait suivre les diverses phases du phénomène spirite dans le monde, en arrive aux expériences si concluantes de M. Crookes, dont il admet et loue sans réserves une certaine partie, pendant qu'il en rejette, bien dédaigneusement, ce nous semble, tout l'ensemble des faits de nature à confirmer la théorie spirite, c'est-à-dire à détruire la sienne. Quand M. Crookes, constate des coups frappés, des mouvements de corps sans contact, des vibrations de nature variée se produisant en dehors de toute action musculaire ou mécanique, l'altération du poids des corps ou leur transport à distance, oh ! alors, le chimiste anglais est un illustre savant, ayant pris toutes les. précautions exigées par le plus scrupuleux contrôle ; mais que ce même illustre savant s'avise de constater l'apparition d'une forme matérialisée dont il affirme la réalité

tangible, oh ! alors, ce n'est plus qu'un vulgaire gobeur ayant négligé les précautions les plus élémentaires et qu'une fillette de quinze ans mystifie à volonté. Quel admirable enchaînement de logique !

Nous ne savons au juste, ce que penseront les lecteurs de ce livre devant un parti pris aussi évident de n'accepter que ce qui plait et de rejeter tout ce qui offusque ; mais nous avouons, quant à nous, ne pas reconnaître, après cette manière, très commode il est vrai, de franchir à pieds joints les difficultés, un caractère suffisant d'impartialité à M. Philip Davis, si docteur et savant soit-il, pour ajouter une bien grande importance à ses conclusions.

Qu'il y ait une grande part à faire à la supercherie dans la plupart des phénomènes de matérialisation, nous n'en disconvenons pas ; qu'il existe à New-York une officine de médiums où l'on apprend le truc moyennant une honnête rétribution, cela est encore fort possible et nous voulons bien le croire puisque M. Davis l'a vu et nous l'affirme; mais que M. Crookes se soit laissé berner et mystifier pendant près de 3 ans, que d'autres personnes honorablement connues dans le monde scientifique aient assisté avec lui aux matérialisations de Katie et aient accepté les yeux fermés, un phénomène d'une telle importance, voilà ce que nous refusons de croire et, n'en déplaise à M. le D[r] Philip Davis, ce que ses seules affirmations ne seront pas suffisantes à faire accepter par tous. L'auteur du livre en question nous annonce bien en commençant qu'il se propose de déshabiller pièce à pièce le fantôme en indiquant les moyens qui ont servi à accomplir la supercherie, mais il oublie, volontairement ou non, de nous apprendre, et c'était là le plus important, comment il explique les différences si essentielles qui distinguaient Katie-King de son médium et qu'à maintes reprises a parfaitement constatées M. Crookes. Savoir : la taille de Katie mesurant quatre pouces 1|2 de plus que celle de M[lle] Cook; une cicatrice très apparente au cou de M[lle] Cook et n'existant pas chez Katie-King ; les oreilles de Katie non percées, alors que M[lle] Cook portait habituellement des pendants d'oreilles ; les doigts de Katie plus longs, sa chevelure plus douce au toucher et autres diversités qui faisaient de M[lle] Cook et de Katie-King deux personnes bien distinctes.

Ce n'est pas en nous apprenant que l'on joue très facilement au fantôme à l'aide d'un mannequin en caoutchouc gonflé à volonté et d'un manteau blanc formé d'une étoffe si fine qu'il tient tout entier dans la main fermée, ou en nous affirmant que tout médium à matérialisations a préalablement fait des études très approfondies de ventriloquie, que M. Philip Davis nous expliquera *rationnellement*, les différences que

nous venons de signaler. Une poupée en caoutchouc ne respire pas, que nous sachions du moins, ce n'est donc pas en palpant un mannequin que M. Crookes a constaté que les poumons de Katie étaient plus sains que ceux de son médium et que le pouls de Katie battait 75 pulsations tandis que le chiffre de 90 était habituel à Mlle Cook. Ce n'était pas non plus Mlle Cook qui représentait Katie en se coiffant à la hâte d'un turban quelconque pendant que le mannequin gonflé simulait sa personnalité endormie dans le cabinet, puisque, nous le répétons, poumons et pulsations différenciaient les deux êtres. On peut être ventriloque mais on n'a pas volontairement et au moment voulu, tantôt les poumons sains, tantôt les poumons malades ; il est peut être facile de simuler un fantôme en faisant apparaître un mannequin gonflé mais on ne donne pas la vie à ce mannequin, on ne le fait pas respirer, causer et marcher à volonté pendant que les expérimentateurs constatent votre propre présence dans un cabinet voisin.

Voilà ce qu'aurait dû remarquer M. Philip Davis et ce qu'il aurait surtout dû nous expliquer avant d'affirmer une supercherie là où un homme de la valeur scientifique de M. Crookes, avoue n'avoir rien surpris qui put déceler la moindre fraude.

***

Dans la dernière partie de son livre, celle ayant trait à ses expériences personnelles, M. Davis, qui a réservé cela comme dernier argument contre le spiritisme, nous apprend qu'il est arrivé lui-même, après plus d'une année de patience et de volonté assidues, à produire des phénomènes médianimiques et qu'il a pu prouver et constater par eux, à rebours de tous ses confrères en médiumnité, la non existence des esprits. Sa pensée seule, nous dit-il, est l'auteur des communications qu'il obtient ; il fait dire et répéter docilement par sa table tout ce qu'il veut ; il lui fait à volonté nier ou affirmer les esprits, jouer le rôle de tous les personnages décédés qu'il lui convient de faire apparaître, à moins, ajoute-t-il, que restant passif, il ne laisse volontairement la force émanant de lui à la disposition d'une des personnes présentes qui peut alors en faire le même usage que lui. A moins, ajouterons-nous à notre tour, que restant encore plus complètement passif si c'est possible, il ne laisse cette force à la libre disposition d'un de ces êtres dont il nie si obstinément l'existence.

Le Spiritisme est avant tout une science d'observations ; or, ce n'est pas observer que d'imposer sa volonté au phénomène, et tel nous paraît être le cas de M. Philip Davis. Il commence ses recherches avec

l'idée bien arrêtée, la conviction bien établie qu'il n'y a pas manifestation d'esprits ; il devient médium par un exercice patient qu'il s'impose régulièrement, et une fois le but atteint, une fois seul à seul avec le phénomène, au lieu de laisser simplement se manifester ce dernier, il n'a rien de plus empressé que de voir s'il pourra s'en servir lui-même pour transmettre sa propre pensée ! Et parce qu'il a pu parvenir à diriger le phénomène à son gré, il en conclut hâtivement qu'il en est ainsi chez tous les médiums, son affirmation isolée lui paraissant suffisante pour détruire d'un seul coup, les milliers d'affirmations qui concluent contrairement à la sienne ! Est-ce là, du reste, une méthode vraiment scientifique ? Le naturaliste qui veut étudier les mœurs de certains animaux ne leur impose pas une manière d'agir quelconque, il se contente de les observer simplement et de cette observation conclut à la vérité. Ainsi aurait dû faire M. Davis, à l'égard du phéno mène spirite ; si au lieu de s'efforcer de le diriger par sa volonté, il l'avait au contraire laissé agir librement, peut-être que les esprits dont il nie si énergiquement la manifestation lui auraient, par des faits irréfutables, donné la preuve absolue de leur existence. Le fait de pouvoir faire agir un phénomène quelconque par sa seule volonté ne démontre nullement qu'il y ait impossibilité de le faire actionner par d'autres volontés que la sienne ; des effets identiques peuvent provenir de diverses causes.

Parce que j'écris ces lignes avec ma volonté, cela ne prouve pas qu'en laissant volontairement ma main inerte et ma volonté passive, une autre intelligence ne puisse se substituer à la mienne et me faire écrire ce qui n'est point dans ma pensée. La médiumnité, nous le savons, est une faculté inhérente à la nature humaine ; certains individus, dans certaines conditions encore indéterminées, projettent une force capable de mettre en mouvement des objets plus ou moins pesants ; cette force peut être dirigée par une intelligence ; est-ce à dire que seule les âmes des trépassés ont pouvoir de le faire ? nous ne le pensons pas. Mais de même que l'incarné peut dans le phénomène de bi-corporéïté, se montrer à l'état d'esprit, quoique vivant, dans les lieux éloignés de son corps et y manifester un état et des facultés différents de ceux qui lui sont ordinaires, à plus forte raison croyons-nous que la mort en rendant à la liberté l'individualité spirituelle lui permet de se manifester à nous dans des conditions à peu près analogues. De même que la volonté de M. Davis ou autres médiums dans son genre, peut guider cette force inconnue que tous nous dégageons plus ou moins, et lui faire dicter, lettre par lettre, à une table, une phrase apprise par

cœur, de même, pensons-nous, avec plus de certitude encore, les êtres d'outre-tombe peuvent, quand nous les appelons avec sincérité, et que *nous mettons à leur disposition* cette force émanant de nous, s'en servir pour nous manifester leur présence et nous donner ainsi la conviction qu'ils existent, et que dans les champs de l'éther se manifestent encore leurs affections pour ceux qu'ils ont laissés sur la terre. Cette espérance, cette certitude, devons-nous dire, ce n'est pas le livre de M. le docteur Philip Davis qui nous l'enlèvera ; d'autres que lui ont étudié scrupuleusement les phénomènes spirites ; des savants qui le valent bien ont affirmé des faits qu'il ne connaît pas et qu'il juge avec un parti pris trop évident pour que nous puissions lui reconnaître, en cette matière, un caractère suffisant d'impartialité, et nous, qui ne sommes ni docteur ni savant, mais qui avons suffisamment vu et observé pour pouvoir nous prononcer en parfaite connaissance de cause, nous continuerons à croire à ces esprits, invisibles amis, dont mille faits nous ont démontré l'existence.

La spirite, roman parisien, par E. Hucher, à la librairie illustrée, 7, rue du Croissant Paris.

Ce roman, étude d'après nature nous dit l'auteur, est l'histoire d'un groupe spirite présidé par une ambitieuse intrigrante, Mlle H. de la Garancière, laquelle ne voit dans la manifestation des invisibles que les moyens de satisfaire son ambition et d'extorquer le plus d'argent possible aux nombreuses dupes qu'elle fait. Médium typtologue elle-même, Mlle de la Garencière, exploite en outre la faculté plus transcendante de sa nièce Lucie, pauvre jeune fille dont elle ne craint pas de compromettre la santé délicate pour servir ses ambitieuses visées et qu'elle oblige même souvent à suppléer par la fraude à l'épuisement de sa médiumnité. Un ex-mariste, le père Moras, auteur de l'âme consolatrice, un baron Van der Zunt et une demi-mondaine Rose Derval, forment, avec Mlle de la Garancière, un digne quatuor d'exploitation spirite, autour duquel viennent se grouper : une ex-danseuse, Ernestine Gallo, qui a pour âme sœur le Crhist lui-même, un illuminé, le capitaine Bertrand, et une femme de lettres, Adèle Richard, tous personnages aussi transparents que possible pour qui connaît tant soi peu le monde spirite parisien.

Les séductions de Rose Derval sur le prince Chéréteff, jeune boyard affligé d'une immense fortune, les roueries de Mlle de la Garancière et du père Moras pour soutirer de l'argent au prince qu'ils craignent de voir accaparer par la famille Samarie (bien transparent aussi ce nom là) ; les angoisses de Lucie qui aime le prince et s'efforce de lui montrer le piège qu'on lui tend, pendant qu'elle est elle-même désirée par le baron Van der Zunt, le tout couronné par le concours d'esprits fort peu délicats sur le choix des moyens et le but à atteindre, tel est en peu de mots le résumé de ce roman dont les conclusions, quelque peu théosophiques, tendent à présenter le monde spirite comme un ramassis d'intrigants, d'ambitieux, de voleurs, d'hystériques, d'hallucinés, de fourbes et d'imbéciles. L'intrigue se dénoue par le mariage de Rose Derval et du prince, la triste fin de Lucie qui meurt d'épuise-

ment et d'amour et celle de Mlle de la Garancière qui se suicide de rage après avoir perdu à la roulette une somme importante à elle confiée par le prince pour être remise à Moras et dont elle à frustré ce dernier qui s'en console en faisant retour et amende honorable au catholicisme.

Si nous avons hésité, nous dit l'auteur dans la préface de son livre, à reproduire certains personnages sous leur véritable physionomie morale, c'est que le lecteur ne saurait admettre à notre époque un tel mélange de crédulité, d'idiotisme et de fanatisme.

Bien obligé vraiment ! car faire un roman pour dévoiler les turpitudes d'une confrérie de fidèles (c'est ainsi que l'auteur qualifie les spirites) et avoir le bon goût de laisser volontairement dans l'ombre les plus grosses monstruosités, voilà qui est certainement fort délicat, mais il faut le reconnaître, qui n'est pas précisément remplir le but à atteindre. Il est vrai que ce but ne pourrait pas être bien défini et qu'après la lecture de ce roman on est encore à se demander si c'est uniquement pour le plaisir de raconter une histoire ou pour avoir l'occasion de casser du sucre sur le dos des spirites que l'auteur s'est donné la peine d'écrire 350 pages d'un style souvent confus et fort peu attachant.

Quoiqu'il en soit le livre ne nous apprend pas grand chose. Il nous montre, il est vrai, le côté ridicule du mysticisme spirite ; il nous fait voir le danger d'une crédulité trop confiante à l'égard de certains médiums et de certains spirites ou se disant tels ; mais tout cela n'est pas bien nouveau et pour qui s'est occupé sérieusement de spiritisme expérimental il n'y a pas là matière à étonnement. L'auteur, qui se défend d'être spirite, eut mieux fait selon nous de laisser de côté toutes ces noirceurs, toutes ces stupidités, qui sont pour ainsi dire l'ombre que projette inévitablement autour d'elle toute lumière, et de développer en termes plus sérieux, l'idée qu'il émet dans la préface de son livre et d'après laquelle esprits et phénomènes, ne seraient en réalité que la manifestation d'une force encore inconnue, que l'auteur qualifie d'électricité de la pensée, que Pierre épouse Rose qui est une coquine et néglige Lucie qui est une vertu, cela est évidemment triste mais fait plutôt partie de l'histoire de l'humanité que particulièrement de celle du spiritisme, et ne saurait, en tous cas, empêcher une vérité d'exister et d'être toujours bonne à découvrir quels que soient du reste les inconvénients que sa vulgarisation entraîne avec elle. Les spirites font partie de l'humanité ; comme tels ils participent de ses vices comme de ses qualités. La croyance aux êtres supra-terrestres et à leurs manifestations est certainement appelée un jour à transformer l'humanité, à la rendre meilleure ; mais cette vérité n'est encore actuellement qu'à l'état de germe embryonnaire et en attendant qu'elle rayonne librement, il ne faut point s'étonner si elle est souvent exploitée par des intrigants et imaginairement exaltée par des fanatiques. Ce sont là choses communes à toutes les vérités que la science n'a pas encore sanctionnées de son verdict et que malheureusement elle tarde généralement beaucoup trop à reconnaître, laissant ainsi le champ libre à toutes les turpitudes et à toutes les exploitations, dont la véritable responsabilité remonte en réalité à elle seule. — E. LEBAY.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.